

De l'Aïkido au MMA, de la scène à la cage, l'artiste Yan Allegret livre son regard

LES GUERRRIERS DE LA BEAUTÉ *

Pratiquant d'Aïkido, écrivain, acteur, metteur en scène, Yan Allegret travaille depuis 2004 à mettre en relation le théâtre et les arts de combats. Peu à peu, il a construit des passerelles inédites entre ces deux mondes, les faisant se confronter au travers de spectacles, de textes et de photographies. Itinéraire d'une aventure au bord des rings, sur les tatamis, à l'entrée des cages et sur scène, en France et au Japon. Quand l'art rencontre les arts martiaux...

Par Yan Allegret > Photos : Y. Allegret, Pauline Turmel et Olivier Chambrial



② « (En 2007) Je rencontre l'équipe Haute Tension. Les combattants me proposent de les accompagner au bord du ring et de la cage (...) A mon tour, je les invite sur scène. »

① « En 2006, j'assiste au tournoi de Sumo de l'été. Je suis à trois mètres du dohyo. A cette distance, on sent le souffle d'air lorsque les chairs s'entrechoquent ».

© Yan Allegret

« **U**n espace de vérité. Là où l'on ne ment pas, où quelque chose de nous se révèle. » Je regardais les rings de boxe, les tatamis où se déroulait la pratique martiale; je regardais la scène de théâtre; j'observais ces deux endroits silencieusement et les mêmes mots me venaient à l'esprit: «Là, on ne peut pas mentir.»

Dans ces espaces étranges, une forme de beauté régnait. Une beauté sauvage, très ancienne, qui pouvait soudain se révéler terrifiante et frapper comme la foudre. L'instant du K.O., l'instant de la tragédie, quand les hommes tombent. Enfant, j'avais regardé les films de Bruce Lee. Adolescent, j'avais vu en direct à la télévision Mike Tyson se diriger vers le ring avec, dans le regard, ce quelque chose qui annonçait que

le combat était fini avant même de commencer. Mike Tyson: un acte de présence pure. Bruce Lee: la grâce dans la violence. C'est vers 20 ans que les choses ont véritablement commencé. Une phrase a mis le feu aux poudres. Une phrase de Morihei Ueshiba, lue par hasard dans un livre: «L'Aïkido est la manifestation de l'amour». Au début, je ne comprends rien. Je trouve cette phrase aberrante. Mais cela me marque, profon-



© Yan Allegret

dément, à tel point que je décide d'aller pratiquer l'Aïkido. Au même moment, je commence sur scène l'apprentissage de mon futur métier de comédien. Pas de hasard.

Pendant les premiers temps, j'emmagine et j'éprouve. Tout s'inscrit dans le corps.

Je réalise que ces endroits ne sont pas inoffensifs. On ne monte pas sur scène ou sur les tatamis impunément. On y devient vulnérable. Mais, en même temps, quelque chose fait qu'on s'y sent... pleinement vivant.

« ACCEPTER DE TOMBER. SE RELEVER. CHEMINER »

Après quelques années, tout en continuant l'Aïkido, je m'intéresse au Sumo, à la Boxe, au Free-fight. L'art de combat devient une source d'inspiration.

Je débute un journal de ma pratique martiale et j'imagine pour la première fois un spectacle, un point de départ : la confrontation d'un acteur et

d'un combattant. Le combattant, ce sera Hacine Chérifi, champion du monde WBC 1998 de Boxe anglaise, catégorie poids moyens. Pendant toute l'année 2004, je vais le voir à Lyon et j'enregistre nos conversations.

« Quand le combat arrive », me dit-il, « on se retrouve seul. On entre sous les yeux du public dans un endroit où peu de gens vont. Et on ne peut plus reculer. Tout se joue au présent. » Les ressemblances avec la scène sont frappantes. L'ancien champion du monde, lorsqu'il parle, captive n'importe qui. Comme le messager dans la tragédie grecque, il a vu le drame et il y a survécu. Le projet que nous ferons ensemble, « La Plénitude des cendres » (2007) est un spectacle construit comme un rêve, dans lequel l'acteur et le boxeur, incarnent chacun une part de l'autre: sa conscience, son double, son frère. Il y est question de combat, mais surtout de ce que le combat nous apprend sur nous-mêmes. Accepter de tomber. Se relever. Cheminer.

« 2000 À 3000 AFFRONTEMENTS DE SUMO »

La suite m'amène au Japon. On est en 2006. C'est l'âge d'or du Free-fight avec le Pride. Dans le Sumo, c'est le règne du Mongol Asashoryu, dont je suis tous les combats sur Internet. Le Sumo et le Free-fight: le grand écart maximum entre la tradition et la modernité. Je décide de partir pour Tokyo.

J'assiste au tournoi de Sumo de l'été. En deux semaines, je vois entre 2000 et 3000 affrontements. Je suis à trois mètres du dohyo, le regard fixé sur le cercle de paille où les combats ont lieu. A cette distance, on sent le souffle d'air lorsque les chairs s'entrechoquent, on entend le bruit des respirations, on perçoit même l'odeur de camélia qui émane de la coiffure des mastodontes de 180 kilos.

Mais c'est l'espace de la lutte lui-même, le dohyo, fait d'argile et de paille, qui m'impressionne le plus. Il s'en dégage une force silencieuse, ancienne, →



« La Plénitude des cendres », en 2007, avec Hacine Chérifi, où « il y est question de combat, mais surtout de ce qu'il nous apprend sur nous-mêmes. »

Je rentre en France avec des étoiles dans les yeux. En France, le Free-fight est interdit par la loi. Les combattants sont marginalisés par la société. Le monde des arts martiaux lui-même les voit d'un mauvais œil. Évidemment, cela m'intéresse. On dit que seuls les poissons morts vont dans le sens du courant... Je rencontre l'équipe Haute Tension. Les combattants me proposent de les accompagner au bord du ring et de la cage. Je me retrouve aux côtés de David Baron, Jeff Lenogue, Christophe Dafreville, Casimir Bendy et Karl Amoussou. De nouvelles séries photographiques voient le jour. A mon tour, je les invite sur le plateau. Quand les marginaux du combat rencontrent les marginaux de la scène et de la littérature : deux free-fighters,

© Pauline Jumel

véritablement sacrée. J'apprends que le Yokozuna, le champion suprême, possède un statut équivalent à celui d'un prêtre et qu'il peut procéder à certains rituels. Comme si un champion de boxe était habilité à dire la messe...

En contemplant le dohyo, je comprends que le Japon m'offre là l'une de ses plus belles architectures, majestueuse et pauvre en même temps. Je troque mon stylo pour un appareil photo. De là, naîtra une série photographique : «Dohyo» (2006).

Vient ensuite le MMA, avec le Pride et les 45 000 personnes de la Saitama Super Arena. J'assiste aux combats de Wanderlei Silva et autres légendes

de la discipline. Je remarque : que ce soit dans le Sumo ou le MMA, le public japonais semble prêter peu d'importance à la victoire ou la défaite. Il est par contre extrêmement regardant sur le «comment», et peut soutenir un lutteur si ce dernier perd « de la bonne manière », avec l'esprit juste.

DE LA CAGE À LA SCÈNE POUR HAUTE TENSION

Quelque temps plus tard, un maître de Jiu Jitsu traditionnel me résumera cette attitude par un mot : « Kakugo », qu'il traduit par : « sans espoir d'une récompense et sans crainte d'un châtement. »

un slameur, une danseuse de break, une actrice et un musicien composent la distribution du spectacle. Le titre est évocateur, emprunté à l'écrivain Vincent Eggericx : « Paradis Violent » (2007). Je remarque que les publics se mêlent. Des clichés commencent à tomber de part et d'autre.

« ON CREUSE JUSQU'À S'Y PERDRE »

Pendant toutes ces années, je continue à pratiquer l'Aïkido. Je tente de m'approcher de la phrase de Ueshiba. J'ai parfois l'impression de la comprendre, de l'éprouver, mais souvent, cela



© Olivier Chambrin

« SUMO OU MMA, LE PUBLIC JAPONAIS PRÊTE PEU D'IMPORTANCE À LA VICTOIRE OU LA DÉFAITE. IL PEUT SOUTENIR UN LUTTEUR S'IL PERD AVEC L'ESPRIT JUSTE »



© Olivier Chambrin

1 + 3 « L'espace de la lutte, le dohyo, fait d'argile et de paille, m'impressionne le plus. Il s'en dégage une force silencieuse, ancienne, véritablement sacrée ».

« PARFOIS, SANS QUE L'ON SACHE POURQUOI, UNE PORTE S'OUVRE ET LE MOUVEMENT JAILLIT DANS UNE SPONTANÉITÉ NOUVELLE »



© Olivier Chambrial

« Deux free-fighters (dont Jeff Lenogue, photo), un slameur, une danseuse de break, une actrice et un musicien ». C'est « Paradis violent » en 2007.

repart. Alors on s'y remet. On reproduit le même kata, le même texte, la même scène, un nombre incalculable de fois. On creuse en eux jusqu'à s'y perdre. Et, parfois, sans que l'on sache pourquoi, une porte s'ouvre et le mouvement jaillit dans une spontanéité nouvelle. C'est très clair : la scène est

là, la technique martiale est là, elles sont passées «à travers nous». Dans «Le Zen dans l'artchevaleresque du tir à l'arc », maître Awa s'incline un jour devant son élève Eugène Herrigel et lui dit: « Cela a tiré ». Tout l'apprentissage du théâtre, de l'écriture, peut se résumer à cela. A un moment, j'ai compris et

accepté que c'était la même chose qui était au travail partout. Alors, tout s'est simplifié.

En 2008, je propose à la prison de Fleury-Mérogis des faire des ateliers « arts de combat / arts de la scène ». Pendant un mois, les détenus pratiquent la Boxe anglaise et le MMA avec des combattants pros, puis interprètent sur scène des extraits du Hagakure de Yamamoto, le livre référence de l'éthique samourai.

« ICI, ON NE JOUE PAS. LA LAME EST RÉELLE »

Je repars au Japon où je rencontre le maître de Jiu Jitsu traditionnel, Kunihiko Tatsuzawa en 2008. Son école, le Kiraku Ryu, est menacée de disparition. « Les japonais », m'explique-t-il, « ne s'intéressent plus à leur propre patrimoine ». Il me prédit la disparition entière des arts martiaux traditionnels. Je réalise avec lui une interview et une série photographique (Karaté Bushido n°370). Pendant les prises de vues, une certaine nostalgie flotte.

Plus je côtoie les dojos et les rings, moins la compétition m'intéresse. La question d'être le plus fort s'efface pour laisser la place à un autre terrain. Finalement, l'outil n'est rien. Un kata. Un texte. Un combat. Une représentation. C'est l'esprit avec lequel on se sert de l'outil qui importe.

Je rencontre alors le maître de sabre Yuta Kurosawa, avec qui je vais réaliser le dernier spectacle



© Olivier Chambrial

En 2008, au Japon, Yan Allegret rencontre et réalise une série photographique avec Kunihiko Tatsuzawa, un maître de Jiu Jitsu traditionnel.



« C'est moins le morceau de tatami roulé que l'on coupe que les fils qui nous retiennent au passé, au futur et à une certaine part de soi-même », explique Yuta Kurosawa à Yan Allegret.



Yan Allégret a navigué des arts martiaux très traditionnels aux soirées de MMA ou Pancrace, comme le « 100% Fight ».

de ce cycle : « Neiges ». (2009-2012). Le metteur en scène Antoine Vitez disait de l'acteur qu'il écrit sur le sable. En côtoyant Yuta Kurosawa, en assistant à ses

entraînements dans son dojo de Yokohama, la phrase me revient : « Il écrit sur le sable ». L'éphémère est omniprésent dans le laïdo. La coupe ne dure qu'une fraction de seconde, comme une

métaphore de la vie humaine. Ici, on ne joue pas. Tout est réel, à commencer par la lame. Mais l'adversaire n'est plus là. Il est symbolisé par un rouleau de tatamis, planté sur un pieu : « C'est moins le morceau de tatami roulé que l'on coupe », m'explique Yuta Kurosawa, « que les fils qui nous retiennent au passé, au futur, et à une certaine part de soi-même ». L'influence du zen est palpable.

RENCONTRES AVEC...

DAVID BARON



« Je suis dans son coin à deux reprises, en Angleterre puis au Japon, le jour de sa victoire contre Hayato Sakurai. Je découvre un homme calme, posé, plaisantant, bien loin des clichés du bad guy. Il dédramatise sans cesse l'enjeu du combat. Il s'en amuse presque. David a été pompier et, à ce titre, il a côtoyé la mort de près. C'est sans doute cette expérience qui lui donne ce détachement et qui, sur le ring, l'a rendu dangereux pour ses adversaires. »

MUSASHIMARU



« Je rencontre l'ancien yokozuna hawaïen après plusieurs semaines de négociation. L'entretien

dure une demi-heure, l'homme est colossal et placide. Je teste son légendaire sens de l'humour et lui dit qu'il n'aurait aucune chance face à moi. Je fais 63 kg, lui environ 200. Il me regarde fixement pendant quelques secondes, je m'imagine incrusté dans le mur. Puis il explose d'un rire sonore et me tape sur l'épaule. « French Style ! », dit-il. Deux heures plus tard, je continue à me frotter l'épaule. »

HACINE CHÉRIFI



« J'avais prévenu l'ancien boxeur que la scène pouvait être impressionnante quand on n'y était jamais allé. Il avait fait semblant de ne pas m'entendre. Le soir de la première, en sortant de scène, je le retrouve dans les coulisses. Il a un petit sourire aux lèvres. Il me dit : « J'ai été surpris. J'ai eu les mêmes sensations que sur le ring. La tension, l'appréhension. C'était la même chose. Il n'y a que les coups qui étaient différents. »

« LE SABRE DE VIE ET LE SABRE DE MORT »

Je fais une nouvelle série photographique avec lui. Nous décidons de réaliser un spectacle, dans lequel toute forme d'affrontement aura disparu. Ce sera « Neiges », joué en France et au Japon en 2012, dans lequel je rejoins sur scène le maître de sabre, accompagné d'une danseuse et d'un musicien.

Yuta m'avait parlé de deux formes de sabre : Satsujinken et Katsujinken.

Satsujinken, c'est le sabre qui donne la mort, le sabre des petits maîtres. Ceux-là utilisent la technique pour dominer, contrôler, soumettre. L'horizon est fermé.

Katsujinken, c'est le sabre qui donne la vie. Il sert alors à la fois à préserver la vie et à pacifier le monde, à rétablir l'harmonie. Katsujinken semble être au-delà du combat. Un endroit où il n'y a plus de dualité. Il arrive peut-être un moment dans le chemin martial, où l'on doit se poser cette question : Katsujin ken ou Satsujin ken. Et de la réponse dépend la suite du chemin.

Aujourd'hui, je continue à pratiquer l'Aïkido. Pour le reste, je sens que le cycle est arrivé à son terme. Ma perception du combat a évolué. Je crois, aujourd'hui, qu'il n'y a pas vraiment de combat. Pas réellement. C'est nous qui l'avons inventé, parce que nous ne sommes pas allés assez loin en nous, et que nous voyons comme séparé ce qui est uni.

La pratique martiale et la scène me l'ont appris : il existe un endroit sans adversaire, dans lequel l'homme qui nous fait face fait partie de nous-mêmes. Reste à le redécouvrir. »

* L'expression est empruntée au chorégraphe et plasticien Jan Fabre.